

Bienvenue chez les *Bauern*

De Bauereblues, réalisé par Julie Schroell,
produit par Anne Schroeder et le CNA, Luxembourg, 2011

Sonja Kmec

Investie d'une mission du Centre national de l'audio-visuel (CNA), Julie Schroell s'est lancée dans l'exploration d'un monde a priori aussi fermé et méconnu que celui dont traitait son dernier film (*100 Joer Jeunesse Esch – E stoarkt Stéck Minett*) : les « Baueren ».

Ce n'est ni un documentaire historique classique ni un apport filmique à l'anthropologie visuelle. D'un côté, l'objectivité cède la place à l'intersubjectivité, de l'autre, la vision prépondérante est celle de la réalisatrice. Le film ne verse pas non plus dans le journalisme investigatif, même s'il cite des bribes

de journaux télévisés sur le scandale des batteries de ponte. Il intègre ainsi des éléments de critique sociale à la Yann Tonnar (*Weilerbach*, 2007). La musique de fond et les images idylliques y semblent faire allusion. Mais l'approche pseudo-naïve de Julie Schroell se situe plutôt dans la continuité de documentaires comme *Luxemburg, USA* (réalisé par Christophe Wagner, 2007) et cherche à réconcilier les contradictions plutôt qu'à les mettre en collision.

Le film brosse avec tendresse et sympathie les portraits de huit familles de paysans et cherche à refléter la diversité des conditions de travail et de vie. On pourrait lui reprocher de ne pas montrer des situations plus représentatives et de forcer le trait, quitte à tomber dans la caricature. Il a pourtant le mérite de montrer clairement que l'élevage de masse est une réalité au Luxembourg, où souvent la production régionale est confondue avec la production biologique. Une des scènes les plus réussies du film montre le dialogue de sourds entre un entrepreneur agricole et un agriculteur biologique, tant « croissance » et « durabilité » sont des valeurs antithétiques. Le *blues* est réel, mais désamorcé par l'autodérision que montrent la plupart des interrogés – mis à part l'« industriel » et le « Biobauer ».

Les femmes brillent par leur absence ou sont reléguées au second plan, mis à part une seule scène montrant une mère et son nouveau-né avec en arrière-plan le *pater familias*. L'apport des femmes à l'économie familiale – passée ou présente – n'est guère abordée.

Le film débute comme un *road movie* sur des paysages bucoliques qui défilent. La distance qui sépare la réalisatrice/narratrice, qu'on imagine au volant

© CNA



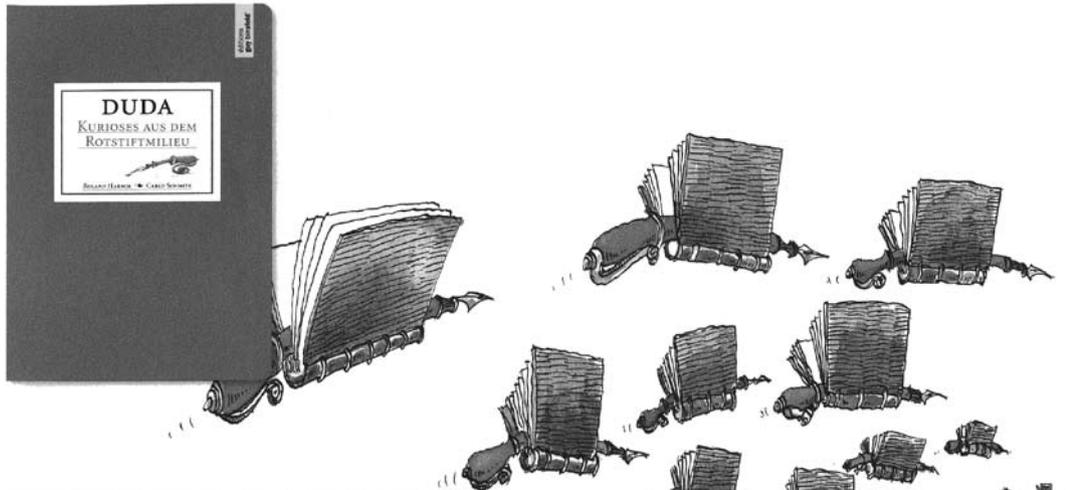
d'une voiture, de la ville (Laksebörg Sitti ou Dudelage, peu importe) s'accroît au fur et à mesure qu'elle se pose des questions sur ce qui l'attend. Julie Schroell n'a pas été mutée dans l'Oesling – terre mythique des *Bauern* – contre son gré, comme l'a été le protagoniste de *Bienvenue chez les Ch'tis* (réalisé par Dany Boon, 2008), mais le *clash of cultures* semble préprogrammé. On s'y attend, mais le récit est tout sauf basé sur la confrontation. Au contraire, la narratrice s'avance, à la manière du Petit Prince tombé du ciel, et demande aux agriculteurs de lui dessiner un mouton. Les personnes interviewées répondent, comme le faisait l'aviateur dans le conte d'Antoine de Saint-Exupéry : « Je ne sais pas dessiner. » Face à l'entêtement de la réalisatrice, les agriculteurs se mettent à raconter leur situation vulnérable.

Dans *Le Petit Prince*, l'aviateur se rappelle que jadis, il dessinait un serpent engloutissant un éléphant et qu'à l'époque, les « grands » ne les prenaient pas au sérieux. En appliquant cette métaphore aux agriculteurs, on pourrait dire qu'eux aussi ne se sentent pas compris des « grands », c'est-à-dire du commissaire européen pour l'agriculture, du ministre de l'Agriculture, du président de la Bauerenzentral, etc. L'image du serpent ayant avalé l'éléphant, en d'autres mots les dangers existentiels des paysans, n'était à leurs

yeux qu'un vieux chapeau : « een alen Hutt ». Les grands sont bizarres et n'ont pas assez d'imagination. Ils n'ont que des chiffres en tête ou se comportent en autocrates.

En fin de compte, chaque agriculteur « dessine un mouton », qui ne ressemble guère à l'agneau tout blanc et mignon imaginé par la narratrice. Le premier esquisse une vache à lait, ou plutôt sa mamelle attachée à un énorme robot ; le deuxième une truie subissant une insémination artificielle ; le troisième montre des milliers de chèvres, etc. Deux autres agriculteurs montrent leurs animaux de manière plus affectueuse, leur donnent des noms et les appellent « Meedercher », ou les caressent entre les oreilles pour diminuer leur stress. Les trois derniers, enfin, ne décrivent pas leurs animaux, mais leur propre condition humaine : une existence solitaire, malmenée, précaire, une attitude résignée malgré quelques sursauts d'initiative (« Aus der Region fir d'Regioun », « Fair Mëllech », etc.).

Le marché global, la politique agricole européenne et la production alimentaire sont des sujets fort pesants, rendus divertissants par ce film léger – trop léger peut-être. ♦



ROLAND HARSCH
CARLO SCHMITZ
DUDA
KURIOSOS AUS DEM
ROTSTIFTMILIEU
mit ca. 80 Zeichnungen
224 Seiten, 150 x 210 mm,
gebunden
ISBN: 978-2-87954-249-2
€ 28,-

Das „Rotstiftmilieu“: das ist das leicht anrührige Schulbiotop, die immer wieder ins Gerede kommende „pädagogische Provinz“. Und hier speziell das Gymnasium. Mit spitzen Federn beschreiben Textautor Roland Harsch und Illustrator Carlo Schmitz den aus eigener Erfahrung bestens vertrauten gymnasialen Schulalltag mit seinen Höhen und Tiefen.